



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

112-113 | 2008

Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps

Jeunes des quartiers populaires

Éléments d'analyse des dimensions sexuées, corporelles et spatiales de la socialisation

Young People in Poor Urban Areas : Analytic Elements of the Gendered, Bodily and Spatial Dimensions of Socialisation

Sylvia Faure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/764>

DOI : 10.4000/jda.764

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 205-222

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Sylvia Faure, « Jeunes des quartiers populaires », *Journal des anthropologues* [En ligne], 112-113 | 2008, mis en ligne le 25 juin 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/764> ; DOI : 10.4000/jda.764

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

Jeunes des quartiers populaires

Éléments d'analyse des dimensions sexuées, corporelles et spatiales de la socialisation

Young People in Poor Urban Areas : Analytic Elements of the Gendered, Bodily and Spatial Dimensions of Socialisation

Sylvia Faure

- 1 Cet article examine les processus de socialisation sexués et corporels des jeunes de familles populaires résidant dans des grands ensembles HLM. Il s'appuie sur les résultats de deux recherches, l'une portant sur les modes d'apprentissage de la danse hip-hop pratiquée par des jeunes d'origines populaires, l'autre sur les processus et les espaces de socialisation des jeunes des cités HLM. Cette seconde recherche constituera le support principal de l'analyse. Les comportements de sexe sont étudiés en montrant leur irréductibilité aux valeurs familiales et à l'inculcation de catégories de pensée et d'action que d'aucuns associent à une culture (familiale) patriarcale. Incorporés à partir d'expériences sociales fondatrices (Beaud & Pialoux, 2003) dans des espaces de socialisation pouvant être variés (dans l'espace familial, mais aussi les espaces informels dans le quartier et dans la ville, les associations locales, les institutions de loisir, l'école), les comportements sexués et parfois sexistes sont à comprendre en tenant compte des propriétés incorporées des individus ainsi que des conditions matérielles (c'est-à-dire sociales, économiques, les conditions de logement et de résidence) de leur incorporation (Haicault, 2000 ; Kergoat, 1995 ; Mathieu, 1991) d'une part, et sont à saisir aussi « en contexte », en étudiant ce qui les actualise et comment d'autre part. Pour le dire autrement, il s'agit de cerner la « nature » de l'« oppression structurelle » (Bourgois, 2001) qui s'exerce sur les individus et sur les groupes sociaux et amène, dans certaines circonstances, à des tensions dans les relations entre filles et garçons issus des milieux et quartiers populaires périurbains.
- 2 Dans un premier temps j'exposerai quelques résultats de la recherche sur la danse hip-hop qui ont permis d'élaborer un nouveau questionnement sur les processus de socialisation sexuée. Dans un second temps, il sera rendu compte des opérations de

recherche conduites auprès de jeunes d'origines populaires résidant dans des grands ensembles HLM.

Les pratiques hip-hop comme terrain d'observation de la socialisation sexuée

- 3 Associée à un monde d'hommes, la danse hip-hop française est devenue un support privilégié pour les institutions de la jeunesse, dès les années 1980, leur permettant de toucher un public juvénile masculin vivant dans les grands ensembles HLM, et de mettre en œuvre un travail de socialisation, tout en faisant la promotion de leurs activités culturelles. Ces dernières (avec la danse hip-hop en particulier) étaient perçues comme « positives » par opposition aux faits relayés par les médias (actes délictueux ou actes « émeutes urbaines » émergeant dès le début de la décennie 80). Quand nous débutons la recherche avec Marie-Carmen Garcia¹ en 2000, peu de références étaient alors faites des groupes de filles pratiquant la danse hip-hop ; pourtant, les institutions publiques insistent sur l'importance de la mixité des groupes et de la présence féminine sur les marchés de la diffusion chorégraphique en danse hip-hop. Il fallait en revanche faire le constat d'une surprésence féminine dans les contextes pédagogiques, d'une séparation forte de sexe dans les entraînements autodidactes, et d'une très large reconnaissance publique (et institutionnelle) de la danse pratiquée par des hommes sur scène. Nous nous sommes donc intéressées aux processus de sexuation² des pratiques hip-hop en étudiant les modalités d'apprentissage, les usages des espaces d'entraînement et de représentation, les techniques de corps des unes et des autres, les modes de légitimation des pratiques opérés par les danseurs et plus largement la division sexuée du travail de création dans les groupes amateurs (Faure & Garcia, 2005 ; Faure, 2004).
- 4 Nous constatons alors que cette « sexuation » des pratiques n'interdit pas le rapprochement des garçons des cours de danse et de la chorégraphie. Cependant, le rapprochement n'est pas possible à n'importe quelles conditions : ce sont les pratiquants les moins en difficulté sociale et les plus en conformité avec la forme scolaire de socialisation qui en acceptent le jeu, s'entraînent durablement dans un lieu institutionnel (MJC...) ; ce processus de socialisation n'est pas sans générer des dispositions ambivalentes chez certains, des contradictions ou des tiraillements dans leurs façons de percevoir la danse. Ainsi, les artistes, les danseurs les plus proches de la logique scolaire, accordent une légitimité culturelle à la danse hip-hop valorisant la danse chorégraphiée (qui d'ailleurs permet la professionnalisation dans les métiers de danseurs, chorégraphes et dans la formation). Pour eux, la danse chorégraphiée est un travail de « création » qui engage une mise en forme « élaborée » des techniques de danse, ayant « pris ses distances » vis-à-vis d'une pratique de compétition jugée « tape-à-l'œil » (Bourdieu, 1979). Pour les danseurs de compétition en revanche, et surtout parmi les plus jeunes dont le parcours scolaire est éloigné des formations les plus légitimes du marché scolaire, le travail chorégraphique est considéré comme le résultat d'un manque de savoir-faire, et en même temps plutôt « un truc pour les filles » : on en viendrait à chorégrapier, à devenir danseurs de « compagnie » en vieillissant, quand le corps perd de sa performance. La danse « authentique » hip-hop serait alors celle qui manifeste pleinement les valeurs populaires du corps : un corps masculin et fort.

- 5 Du côté des filles issues des milieux populaires, amatrices de danse hip-hop, il n'est pas rare que la recherche des bénéfiques « masculins » (la danse de compétition et ses prouesses techniques faisant l'admiration des pairs mais aussi des spectateurs non pratiquants) favorise le dépassement des barrières sexuées en allant s'exercer sur les territoires réservés aux pratiques viriles. Peu transgressent véritablement les frontières de ces territoires, notamment parce que des rappels à l'ordre ne tardent pas à s'exprimer à leur rencontre. Ces rappels à l'ordre s'appuient en particulier sur l'idée que la « nature » des filles est antagoniste avec la réalisation de performances physiques.
- 6 Les filles ont incorporé cette division sexuée des pratiques et s'excluent généralement de la compétition, comme Soraya (22 ans), bonne danseuse, et animatrice en danse hip-hop :
- Participer (à des compétitions) non. Même si un jour, j'ai le niveau suffisant pour participer, jamais je ne participerai. Parce qu'en fait, j'aime pas trop ce genre d'esprit, parce que c'est une confrontation avec l'autre, et j'apprécie pas trop quoi. Le fait que ce soit une confrontation, ça me plaît pas. Par contre, j'amène beaucoup les filles (qu'elle a en cours) dans les battle (en spectatrices) [...].
- 7 En la rapprochant de la création chorégraphique, l'orientation institutionnelle de la danse hip-hop a permis aux filles de s'approprier la danse hip-hop dans un espace public autorisé, celui de la scène. De tels espaces clos autorisent la démonstration du corps féminin, ce qui n'est plus guère possible, à l'adolescence, dans les espaces publics « extérieurs ». Plus largement, garçons et filles ont des usages différents de ces espaces de répétition, y développant des techniques du corps distinctes. Ils ne se mêlent pas facilement, à moins qu'un animateur organise la mixité (par exemple en demandant aux garçons composant un groupe de danse d'intégrer des filles) et les filles prises dans ces groupes mixtes ont généralement un rôle qui leur est dévolu : celui de chorégraphe.

La matérialité des espaces de la socialisation sexuée

- 8 À l'issue de la recherche sur le hip-hop, de nouvelles questions se posaient, en particulier celle de la genèse des dispositions de sexe et des modes de configuration des rapports sociaux de sexe, pour les jeunes issus de familles populaires ; et celle des modes et des conditions de la coprésence filles/garçons dans leurs espaces de vie, dans les institutions culturelles et scolaires, dans les usages de la ville et du quartier (Faure, 2005). Constatant la relative séparation des filles et des garçons dans les espaces de vie dans les quartiers à habitat social, j'ai fait l'hypothèse que celle-ci n'est pas uniquement le produit des processus de socialisation primaire qui seraient propres aux fractions sociales (souvent issues de l'immigration), mais était corrélée à l'organisation sociale et urbaine des espaces sociaux et des espaces de socialisation dans les grands ensembles HLM (Authier, 2002). Cette organisation est le résultat de décisions et d'orientations politiques successives, lesquelles participent de l'ordre moral et politique des sexes, via par exemple les propositions d'activités des centres de loisirs, les types de « dispositifs » que les politiques publiques ont mis en place depuis les années 1980 et 1990 en réponse aux « désordres » sociaux et urbains produits par une partie (masculine notamment) de la jeunesse populaire. Ce construit politique a profondément modifié les formes sociales et urbaines en fonction des politiques locales et des politiques nationales s'inscrivant dans la politique de la ville, les unes et les autres pouvant s'avérer très contradictoires.
- 9 Le quartier où je débute la recherche en 2003 est celui de mon enfance et de mon adolescence (j'y ai vécu de 1968 à 1982). Le regard « spontané » (avec lequel je romprai

par la suite et au plus vite) tend d'abord à confronter des souvenirs de lieux avec ceux du présent. Je commence par revisiter les secteurs du grand ensemble, par revoir d'anciens habitants, j'observe les allées et venues au centre commercial, sur les petites places publiques ; je photographie parfois. Ces premières observations butent, certes, sur l'état de délabrement de nombreux bâtiments, sur le manque d'entretien de certains espaces verts aux alentours des immeubles, sur la fermeture de la presque totalité des commerces, sur le délabrement de la piscine municipale fermée depuis de nombreux mois ; je me remémore les lieux avant la « rénovation urbaine » qui a donné lieu à la démolition de « barres » d'immeubles et d'écoles, et j'observe le nouvel hôpital et la maison de convalescence qui les remplacent. L'étonnement se porte sur le peu de présence d'individus dans les espaces publics et en particulier sur la faible présence féminine. La population est vieillissante, et principalement d'origine étrangère. Il est temps, dès lors, d'engager des actes de recherche « problématisés » tout en objectivant les biais mais parfois aussi les avantages de l'expérience subjective fondée sur d'anciens usages du quartier³.

Les espaces de socialisation des publics juvéniles

- 10 Dans le quartier d'aujourd'hui, à certaines heures, l'espace public peut se « privatiser » autour de groupes d'hommes ou de jeunes gens, c'est le cas d'une partie du centre commercial, de certaines allées d'immeubles, de parkings. Stéphane Beaud constate d'ailleurs que l'organisation de la vie d'un tel quartier accroît l'asymétrie des rôles féminins/masculins, notamment parce qu'au fil du temps, l'espace public, investi par les bandes de copains ainsi que les contraintes de l'interconnaissance servent de repoussoir à la présence des filles. Ces phénomènes sociaux tendent donc à renforcer les modes de socialisation familiaux quand ces derniers préconisent le maintien des filles loin des espaces publics ; ils réduisent, plus que pour les garçons, leurs possibilités d'éloignement de la contrainte familiale (Beaud, 2002). Les jeunes filles de la recherche sont pour beaucoup assignées à une alternative : réussir leurs études et « se maintenir » à l'école, ou encore réussir dans une activité culturelle, sportive dans un « engagement de soi » parfois même dans une pratique culturelle (qui se combine le plus souvent avec une scolarité sans difficulté), ou pour quelques-unes, les plus démunies scolairement, apprendre à faire les tâches domestiques et se préparer à un destin de femmes mariées. Parmi elles, quelques « rebelles » s'exposent à la culture de rue (Coutant, 2005, 2007) ; mais le plus souvent, elles en viennent à trouver refuge (et alibi) auprès d'une grande sœur, d'une cousine, d'une amie, ou d'une tante un peu plus âgée qu'elles.
- 11 Ces jeunes, filles et garçons, forgés par leur socialisation primaire familiale, n'en sont pas moins transformés par les sociabilités juvéniles de quartier, par certaines relèves éducatives familiales ou venant du voisinage, par les acteurs rencontrés dans les clubs de sports du quartier, les associations, l'école, etc., qui sont autant d'espaces de socialisation qui se combinent, parfois de manière concurrente (Millet & Thin, 2005), ayant des effets spécifiques selon les trajectoires individuelles et notamment scolaires des jeunes. Il s'agit donc de questionner les influences socialisatrices de ces espaces, des relations et des expériences sociales qui s'y opèrent et ceci en observant les modalités concrètes de la socialisation (Darmon, 2006).
- 12 Depuis l'enfance, les filles et les garçons n'incorporent pas les mêmes catégories de pensée et d'action, quant aux manières d'organiser leur vie et leurs espaces entre

scolarité et loisirs. Les différences d'usages des lieux vont de pair avec la « nature » de leur vie sociale et amicale. Par les jeux de l'enfance se constituent un grand nombre de sociabilités qui dureront à l'adolescence. Plus largement, l'analyse des dispositions ludiques permet donc de comprendre certains aspects de la socialisation sexuée mais aussi de la production des espaces séparés des filles et des garçons à partir du collège.

- 13 Vers l'âge de 12-13 ans, les garçons continuent à inventer leurs codes de conduites en usant des espaces physiques du quartier. Il s'agit alors, pour le groupe de pairs, de se préserver de la présence des filles, celles-ci devenant un enjeu de concurrence ou de conflits entre pairs, enjeu qui met le groupe en difficulté. Le contexte résidentiel devient un espace d'apprentissage des règles et des codes des comportements sociaux, plus particulièrement en matière de conduites de sexe et entre sexe, mais dépend aussi du parcours résidentiel, de la durée de vie passée dans le quartier qui a des effets de socialisation différents selon les appartenances de sexe mais à l'intérieur des classes sexuées, selon les capitaux scolaires et relationnels des individus. Les jeunes interviewés, qui y vivent depuis l'enfance, ont incorporé ces règles informelles d'interaction. Cela ne signifie pas qu'ils les adoptent sans prise de distance. Ceux et celles qui sont dotés de capitaux scolaires bénéficient généralement d'une diversification de leurs ressources relationnelles et spatiales ; ils ne vont pas nécessairement éviter les interactions des pairs du quartier, mais ils y prennent part à leur façon, ayant notamment moins de contraintes de corps que ceux qui en font un « refuge identitaire » (Beaud, *op. cit.*). Dans un contexte de forte homogamie sociale, beaucoup d'adolescents manifestent des attitudes très stéréotypées en matière de conduites sexuées, mais ces attitudes sont surtout exprimées dans les groupes de pairs et pour ne pas « perdre la face » devant les copains. David Lepoutre souligne cet aspect contrôlé et très ritualisé des conduites et interactions de sexe qui conduit au développement du contrôle masculin (surtout de la part de garçons en difficulté scolaire) vis-à-vis des conduites des filles, facilité, dit-il, par « la configuration sociale et spatiale des grands ensembles » (Lepoutre, 1999). Ne pas maîtriser ces règles d'interaction, de langage, de manière d'être en coprésence de camarades « du quartier » c'est prendre le risque d'être en marge, d'apparaître comme un « bouffon » ou une « étrangère » comme Hatia.

Hatia a 16 ans, habite le bâtiment B du Crêt de la Vigne, au rez-de-chaussée avec sa mère et deux frères. Son père est décédé récemment suite à un cancer, alors qu'ils venaient d'emménager. Auparavant, ils vivaient en ville, dans un appartement tenu par un logeur privé. La maladie du père a engendré des difficultés économiques, il ne pouvait plus travailler, alors qu'il était à son compte, vendeur sur les marchés. Après son décès, la famille a subi durant plusieurs mois les agressions de jeunes de l'immeuble qui lançaient des pierres contre les fenêtres, insultaient sa mère et elle-même. Hatia est en 3^e, en grande difficulté scolaire, le décès du père s'étant accompagné d'une hépatite qui l'a empêchée de suivre correctement son année de 6^e. Elle n'a pas envie de travailler en cours et envisage un BEP de secrétariat l'année suivante. Elle a quatre frères et sœurs ; un petit frère de 11 ans, une grande sœur de 20 ans qui vit en ville, une autre dont elle ne parle pas (qui semble vivre seule) et son frère de 24 ans, qui fait du trafic de vêtements, joue au casino et récemment a été arrêté car il conduisait une voiture sans avoir le permis. En revanche, elle le décrit comme « très gentil avec elle », il ne s'occupe pas d'elle et ne se comporte pas comme « les frères des quartiers avec les filles [...] ils veulent pas... faut pas qu'elles s'habillent... faut pas qu'elles s'habillent serrée. Mais eux qu'est-ce qu'elles font les filles, elles mettent leurs habits dans un sac, elles s'habillent en cachette en fait de leur frère [...] il faut pas qu'elles parlent avec des garçons, faut pas qu'elles parlent au téléphone, il faut pas qu'elles sortent avec des gens... c'est... ».

- 14 Hatia précise qu'elle ne sort quasiment pas, et après l'école elle rentre directement chez elle. Elle n'apprécie pas non plus les « filles » de son quartier : « c'est leur attitude, j'aime pas, c'est... elles sont pas comme moi, donc j'aime pas [...] ». Elle généralise les comportements de ses pairs : « Elles sont tout le temps habillées survêts-basket [...] Elles sont tout le temps en train d'insulter... ». Elle est arrivée au Crêt de la Vigne à 12 ans et dit toujours avoir « du mal à s'habituer aux gens », 4 ans après. Elle poursuit des activités dans un centre de loisirs extérieur au quartier. Son plus cher désir est de partir du quartier, sa mère aussi, mais elles sont assignées à leur logement pour le moment, faute de revenus suffisants. Elle a d'ailleurs le sentiment d'être enfermée dans ce lieu : elle fréquente le second collège du secteur, qui comprend des zones résidentielles plus variées, aussi, elle s'entend bien avec des collègues de classe qui viennent d'horizons sociorésidentiels un peu différents. Elle ne supporte pas les garçons du quartier parce qu'ils changent d'attitude quand ils sont à l'école (ils sont alors plus sympathiques car mélangés avec des copains venant d'autres quartiers, précise-t-elle) ou à l'intérieur du quartier où « ils jouent aux beaux, aux lascars et tout... devant les potes ». Chez elle, elle fait toutes les tâches ménagères susceptibles d'aider sa mère : la vaisselle, débarrasser, faire son lit, elle seconde aussi sa maman pour faire les courses, parfois aidée de la sœur qui a le permis de conduire.
- 15 Sa vie amicale se concentre sur une fille de son établissement scolaire : « Ce n'est pas une fille comme ceux qui sont dans le quartier, elle est très sympa ». Cette jeune fille est un peu plus âgée qu'elle et surtout elle suit une scolarité générale (elle est en Première STT). Elles vont ensemble dans un parc proche du quartier, et en ville, mais elles n'ont pas d'argent pour faire des achats. Quand elle revient dans le quartier, elle se sent souvent en danger. Et puis, elle se perçoit comme une « étrangère », ayant des goûts différents des collègues du quartier. En fait, elle a des appétences culturelles plus proches de la culture juvénile des groupes intermédiaires et apparemment de ceux de son amie. Elle va au cinéma, a beaucoup aimé les films de « Harry Potter », aime la musique « arabe », le R&B, elle ne lit pas de livres mais consulte les revues sur les chanteurs. Elle regarde la télévision très souvent. Et surtout elle échange beaucoup avec sa grande sœur. Il faut dire aussi qu'elle ne maîtrise pas le « jargon » du quartier ni ses rites de présentation de soi. « Ils me disent que je parle au ralenti... Je parle comme une Française [...] parce qu'eux ils parlent tous vulgairement » ; « Ils sont tous comme ça à me dire : "Ouais, tu parles au ralenti" [...] mais moi je m'en fous complètement parce que j'ai habité en ville mais j'ai pas grandi avec des gens comme eux ». Ses goûts en matière de vêtements ainsi que son hexis corporelle tranchent également avec les normes vestimentaires des filles « du quartier ». Hatia met des talons hauts, s'habille en jupe et évite les tenues en jogging (sauf quand elle a sport, au collège). Elle met des petits débardeurs, des chemisettes et a beaucoup de bijoux. Elle se qualifie de « coquette », se maquillant un peu. Le jour de l'interview, elle était vêtue d'un pantalon rouge vif et d'un débardeur avec des fleurs roses.
- 16 Hatia reproche aux garçons du Crêt de la Vigne, leurs insultes, et le fait qu'ils refusent de lui « parler ». Elle a des amoureux, mais ils ne sont pas du quartier. Elle en parle avec sa sœur, et sa maman a eu écho d'un jeune homme, mais elle a « fait comme si de rien n'était et n'a pas fait de remarques ». La maman est musulmane pratiquante, son père se rendait chaque vendredi à la mosquée. Quant à elle, Hatia dit « ne pas pratiquer énormément », elle voudrait apprendre les prières, et essaye de lire le Coran. Si son futur mari lui demande de porter le voile, elle le fera, dit-elle. Pour l'instant, quand elle est en Turquie

dans sa famille, certains lui demandent de le porter, mais « elle ne peut pas » : « parce que je dis “j’ai pas envie de jouer avec ça”, moi si j’ai envie de me fermer, je me fermerai quand ça sera le moment, j’ai pas envie de jouer avec l’islam ».

- 17 Beaucoup de collégiens que nous avons interviewés évitent la présence des filles, généralement par crainte qu’elles leur fassent perdre la face devant leurs copains. Cette crainte les conduit à maintenir tard leur homosociabilité masculine, et ainsi à reculer les possibilités d’expériences amoureuses et sexuelles. Ce qui est redouté est l’offense de catégories de filles dites « lascars » qui, en endossant des conduites de la « culture de rue » mettent à mal leur esprit de corps basé largement sur une « solidarité agonistique » (Lepoutre, *op. cit.*). Il n’est pas tolérable d’être amené à se confronter aux filles sur des territoires masculins ou en mobilisant des attitudes similaires, physiques ou psychologiques.
- 18 Karim a 19 ans et prépare un baccalauréat professionnel encouragé par ses parents et aidé par sa sœur aînée perçue comme la « plus intelligente de la famille » ; il a trois sœurs et un petit frère. Ses parents sont originaires du Maroc, son père est ouvrier et travaille souvent la nuit.
- 19 La description qu’il fait de ses pratiques quotidiennes montre l’ambivalence de ces jeunes hommes d’origines populaires, pris entre les injonctions du groupe de pairs et celles de la famille, de l’entraînement sportif et de l’école, d’autant que la réussite scolaire représente, pour les parents, un espoir de réussite sociale. Concernant son quartier, il dit y « traîner », depuis 14 ans. Il précise qu’il « aime bien quand y’a du mouvement », c’est-à-dire quand cela fait « événement », qu’il y a des rixes avec la police suite à des vols de voiture : « parce que quand on est dans le quartier on n’a rien à faire, on reste, on discute, après quand il y en a, ils en ont marre de rester, ils vont voler des voitures, ils s’amusent avec quoi [...] ça met de l’ambiance, voilà, ils se font chier, y’a rien d’autre à faire, ils préfèrent aller voler une voiture et s’amuser que rester assis toute la journée sous le soleil ». Le récit de soi rend compte d’un processus d’identification aux « personnages » les plus médiatiques de ces « quartiers dont on parle »⁴, tout en y inscrivant une distance soulignant que soi-même on n’est pas « totalement » un tel personnage.
- 20 Il décrit ses activités « de quartier » en précisant qu’il retrouve ses copains près du stade du quartier, mais quand il est seul, il reste chez lui, jouant à la « play station », réparant des voitures avec son père, faisant de la musculation ou bien il va s’entraîner dans son club de boxe. Dans le quartier, il évite les « caves » et les copains qui incitent à s’y rendre pour « délirer », « fumer du shit », « boire de l’alcool », et parfois jouer avec des filles « habituées » à boire et à fumer et qui seraient, selon lui, « pires que les mecs ». Un des problèmes importants du quartier (à part le risque de se « laisser entraîner » dans des situations délictueuses ou dans les caves) c’est les filles, précise-t-il. Il faut donc aux garçons beaucoup d’autocontrôle. Celui-ci est facilité en raison des récits mythiques de certains, qui relatent l’incident advenu à un « grand » qui sortait avec une fille et dont le frère ayant « appris que sa sœur elle sortait avec un tel, il l’attrape (le garçon), à chaque kilomètre, il lui prend un de ses vêtements, et quand il arrive là-bas (dans un bois) il l’attache à un arbre, nu, et il le laisse une journée et toute une nuit, et il vient le chercher le lendemain matin ». Après ces récits, chacun manifeste son adhésion à une telle conduite vengeresse :

« Moi, ma réaction déjà... que ma sœur sorte avec quelqu’un, ça c’est hors de question, ouais. C’est la sœur... c’est pour le mariage quoi, je ne vois pas pourquoi

elle sortirait avec quelqu'un [...] (l'enquêtrice demande les raisons de ce contrôle des sœurs). Je ne sais pas, après les gens ils vont parler ils vont dire : "Ouais c'est une traînée et tout", voilà c'est comme ça, c'est surtout le bouche à oreille en fait, ils disent "ouais, elle sort avec telle personne, c'est une vraie traînée", après ils commencent à inventer des choses les gens, il vaut mieux qu'elle reste dans son coin que...voilà, qu'il y ait rien du tout quoi [...] ça toucherait la réputation de la famille hein, après ils vont dire "ouais, sa mère elle l'a pas élevée regarde, sa fille c'est une traînée et tout le bordel", voilà [...] ».

- 21 Les copines, Karim les rencontre en ville, loin du regard des camarades du quartier qui pourrait se faire moqueur. Il sort aussi un peu en boîte de nuit, mais il est difficile d'y rencontrer des filles qui acceptent de sortir avec lui ou ses amis. « Y'a des filles qu'on arrive à accoster, mais la plupart elles regardent nos têtes comme ça, elles disent : "C'est pas la peine, ils viennent pas là pour..." », "ils viennent pas là pour chercher du sérieux quoi, ils viennent là surtout pour s'éclater". Si on parle bien avec elles, ça va, mais y'a des gars ils savent pas trop parler quoi, ils viennent, ils commencent direct à... à... je sais pas, ils commencent à dire n'importe quoi directement, quoi c'est pas la peine quoi ». Concernant la place des filles dans les espaces du quartier dominés par les garçons, il conclut par l'idée qu'elles n'ont simplement rien à y faire. Se faisant siffler, voire insulter par certains, elles font alors un détour, pour éviter le lieu investi par les garçons. « *Même pas elles passent devant, elles font un tour pour les contourner et tout [...] elles ne veulent pas passer devant, sinon elles ont peur de se faire siffler ou un truc comme ça* ». Ces attitudes masculines obéissent à deux logiques : éloigner les filles pour qu'elles ne voient pas ce qu'ils sont en train de faire ou de dire (trafics) et se prémunir contre la tentation du flirt.

« [...] Et si y'a une fille qui vient là-bas s'ils sont en plein trafic il vaut mieux pas qu'elle s'approche là ! Ils vont lui mettre une gifle et ils vont dire "vas-y dégage", sinon, s'ils font rien, ils discuteront avec elle mais bon, ils vont lui dire de se barrer quoi, ils vont pas la laisser. Si c'est une fille qui est connue, ils vont lui dire : "Ouais, qu'est-ce que tu veux ?" Ils vont croire qu'elle est venue là pour demander quelque chose, si elle est venue juste pour rester avec eux, ils vont lui dire de partir ».

- 22 Au-delà des ragots concernant la vie sexuelle de certaines « délurées », les filles sont considérées dans leur ensemble comme des « chipies » qui essayent « de te mettre dans la merde » ; le problème est qu'elles sont aussi « réconfortantes », et Karim apprécie d'avoir des amies qui le soutiennent, l'écoutent, un peu comme ses sœurs finalement. Depuis qu'il est au lycée, il voit beaucoup moins régulièrement les copains du quartier ; il lui arrive de ne pas les fréquenter d'une semaine. En revanche, il côtoie régulièrement ses copains de classe, et les rencontre en ville. Et puis, il dit avoir pour « priorité » de faire « plaisir » à ses parents, c'est-à-dire de se maintenir au lycée et d'éviter les « embrouilles » de discipline.

« La première année, je suis passé en conseil de discipline et j'ai failli me faire virer de justesse, après j'ai eu un speech de mes parents et tout, j'ai dit "c'est bon, ne vous inquiétez pas, je vais rester là et je vais essayer de faire mon possible" ».

- 23 La pluralité relative des espaces de socialisation pour des adolescents et adolescentes, qui ne vivent pas de rupture scolaire, conduit à faire l'apprentissage de valeurs et de comportements différenciés. Les filles qui ne connaissent pas de relégation scolaire fréquentent plus d'institutions de loisirs, sortent davantage en ville, rencontrent plus souvent des personnes de l'autre sexe, des personnes aussi de générations différentes ou encore d'origines sociales diversifiées. Elles sont alors confrontées à des normes de conduites oscillant parfois entre le modèle attendu des institutions publiques de « filles

modernes », les normes relayées dans leur groupe de pairs, et des modèles plus conformes à la division sexuée du travail et rappelés par l'entourage familial et le voisinage.

- 24 Indépendamment de l'école, les centres de loisirs ou clubs sportifs, à condition de se situer en dehors du quartier, offrent des possibilités de rencontres en dehors du contrôle des pairs, pour les filles comme pour les garçons. Nous avons observé avec Marie-Carmen Garcia comment la danse hip-hop, essentiellement quand les lieux d'entraînement n'étaient pas affiliés à un quartier spécifique, favorisait des rencontres et la mise à distance des interdits sociaux de l'entre-soi des quartiers HLM et des familles. De plus, la présence de relèves éducatives en dehors de la famille n'est pas non plus exceptionnelle et permet à des jeunes de se confronter à d'autres manières de penser, de se comporter aussi avec les autres. C'est particulièrement le cas lorsque les jeunes ont noué une relation de proximité avec un acteur institutionnel qui les a marqués, un instituteur, un entraîneur sportif, un éducateur, etc. Le champ des possibilités d'identification à d'autres modèles de conduites est ainsi plus ouvert. Ces ressources relationnelles complexifient les réseaux qui participent de leur socialisation. Il leur faut toutefois faire avec leur sentiment de loyauté et les conflits de valeurs qui en découlent (Lepoutre, *op. cit.*). Daniel Thin et Mathias Millet parlent alors d'une dialectique entre des pôles de référence dont l'importance respective « oscille en fonction de ce que chacun des deux pôles apporte sur le plan social et symbolique » (Millet & Thin, *op. cit.*). Comme nous le constatons avec les danseurs hip-hop qui ont souvent affaire à différentes manières d'apprendre et de pratiquer, ainsi qu'à des modèles d'individuation concurrents, les jeunes des milieux populaires sont donc pris entre des légitimités différenciées, et ils adaptent leurs conduites et même les façons de parler d'eux-mêmes, de leurs goûts, de ce qui importe pour eux, selon les contextes où ils se trouvent, et qui les amènent à vivre une double contrainte, un *double bind* (Élias, 1993). Ceci est très sensible parmi les collégiens, et ce sont eux qui s'avèrent finalement les plus normatifs, du moins dans les propos qu'ils tiennent entre eux et devant l'enquêtrice. Ainsi, estiment-ils que leurs consœurs ont à s'habiller de manière discrète, sans révéler les parties du corps, ni même les épaules, ne pas se maquiller sous peine de s'attirer les commérages qui font d'elles la réputation de fille « facile ». Pour eux-mêmes, ils s'appliquent essentiellement des règles morales, de sérieux vis-à-vis des amitiés, de courage, de respect des autres et de soi. Il n'y a aucune tolérance vis-à-vis des comportements issus des socialisations « inversées » (Mennesson, 2006) : les filles n'ont pas à se battre, à faire preuve de virilité (insultes, parler fort...) et elles se doivent d'éviter les situations d'interactions dans l'espace public. Toutefois, l'application de ces grilles normatives reste conditionnée aux propriétés sociales et scolaires des adolescent-e-s, lequel-le-s peuvent adopter des tactiques de détournement des injonctions qui s'imposent à eux, dans le groupe de pairs, en évitant précisément d'être toujours avec les mêmes personnes, et en trouvant des échappatoires dans des activités extérieures au quartier.

En conclusion

- 25 L'ordre moral sexué du monde se rappelle aux jeunes de différentes manières. Bien au-delà (ou malgré) des intentions égalitaristes manifestées par certains pédagogues ou éducateurs ou producteur de discours officiels, des « contraintes » de corps s'exercent par diverses injonctions contradictoires (Détrez & Simon, 2006) dans leurs espaces de vie et

de socialisation. Les rapports sociaux de sexe, et les modes d'actualisation de la domination masculine sont donc à lire dans leur bivalence.

- 26 L'objectif principal de cet article a été de montrer que la production des différences et hiérarchies de sexe n'est pas uniquement le produit d'un travail symbolique de visions et divisions du monde. Elle a une base matérielle dans le sens où elle procède de « politiques de corps » (Faure, 2000) mises en œuvre dans les espaces de socialisation qui différencient, segmentent, séparent les pratiques des jeunes, organisent les relations aux autres, désignent les attributs sociaux et sexués de chacun-e (Eckert & Faure, 2007). L'accès même au désir de transcender les clivages de sexe est inégalement partagé. Le coût moral et social d'un dépassement des barrières symboliques (Lahire, 2001) et matérielles n'est donc pas distribué de manière égale entre les sexes (Mennesson, *op. cit.* ; Aebischer, 1995) et dépend de la diversification des relations sociales, pour les garçons comme pour les filles.

BIBLIOGRAPHIE

- AEBISCHER V., 1995. « Représentations de soi, projets professionnels, goût et absence de goût pour les sciences chez les adolescents », in EPHESIA (dir.), *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. Paris, La Découverte : 121-128.
- AUTHIER J.-Y., 2002. *Espace et socialisation. Regards sociologiques sur les dimensions spatiales de la vie sociale*. Mémoire pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, université Lumière Lyon 2.
- BEAUD S., 2002. *80 % de réussite au bac... et après ?* Paris, La Découverte.
- BEAUD S., PIALOUX M., 2003. *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*. Paris, Fayard.
- BOURDIEU P., 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, éditions de Minuit.
- BOURGOIS P., 2001. *En quête de respect. Le crack à New-York*. Paris, Seuil.
- COLLECTIF, 1997. *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle*. Paris, Édition de l'Aube.
- COUTANT I., 2005. *Délit de jeunesse*. Paris, La Découverte.
- COUTANT I., 2007. « Délinquance juvénile et rapport aux institutions socio-éducatives », in ECKERT H. & FAURE S., *Les jeunes et l'agencement des sexes*. Paris, La Dispute : 113-129.
- DARMON M., 2006. *La socialisation*. Paris, Armand Colin.
- DÉTREZ C., SIMON A., 2006. *À leur corps défendant. Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*. Paris, Seuil.
- ECKERT H., FAURE S. (dir.), 2007. *Les jeunes et l'agencement des sexes*. Paris, La Dispute.
- ÉLIAS N., 1993. *Engagement et distanciation*. Paris, Fayard.
- FAURE S., 2000. *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*. Paris, La Dispute.

FAURE S., 2004. « Filles et garçons en danse hip-hop. La production institutionnelle de pratiques sexuées », *Sociétés contemporaines*, 55 : 5-20

FAURE S., 2005. *Rapports sociaux et de sexe dans un grand ensemble HLM. La sexuation de la vie quotidienne et les arrangements de sexe de l'adolescence*. Rapport de recherche, université Lyon 2, Groupe de recherche sur la socialisation, FASILD.

FAURE S., GARCIA M.-C., 2005. *Culture hip-hop. Jeunes des cités et politiques publiques*. Paris, La Dispute.

HAICAULT M., 2000. *L'expérience sociale du quotidien*. Ottawa, Presses de l'Université.

KERGOAT D., 1995. « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », in HIRATA H., LABORIE F., LE DOARE H. & SENOTIER D. (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris, PUF : 35-44.

LAHIRE B., 2001. « Héritages sexués ; incorporation des habitudes et des croyances », in BLÖSS T. (dir.), *La dialectique des rapports hommes/femmes*. Paris, PUF.

LEPOUTRE D., 1999. « Action ou vérité. Notes ethnographiques sur la socialisation sexuelle des adolescents dans un collège de banlieue », *Ville-École-Intégration*, 116 : 171-184.

MATHIEU N.-C., 1991. *L'Anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, éditions Côté-femmes.

MENNESSON C., 2006. *Être une femme dans le monde des hommes*. Paris, L'Harmattan.

MILLET M., THIN D., 2005. *Ruptures scolaires. L'école à l'épreuve de la question sociale*. Paris, PUF.

NOTES

1. Recherche conduite avec Marie-Carmen Garcia, dans le cadre de l'appel d'offre interministériel : Cultures, villes et dynamismes sociales, consultation de juillet 2000 (Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville). 70 entretiens ont été réalisés avec des danseurs (ses) amateurs et professionnels, des acteurs institutionnels, des enseignants. L'enquête s'appuie parallèlement sur la reconstitution de monographies de contextes d'apprentissage (par entretiens enregistrés, observations, entretiens informels). La recherche comporte également une analyse sociohistorique et politique de la danse hip-hop en France.

2. Danièle Kergoat développe particulièrement la notion de « sexuation » pour dire que les relations sociales sont les produits de rapports sociaux de sexe, et dans un même temps les relations d'interaction « dynamisent » le « procès de sexuation du social ». La sexuation s'entend donc comme le produit de rapports de domination entre des groupes sociaux et entre hommes et femmes, qui se configure dans les contextes sociaux et avec les pratiques de la vie quotidienne. Voir Danièle Kergoat (*op. cit.* : 35-44).

3. Une large partie des actes de recherche est présente dans le rapport : *Rapports sociaux et de sexe dans un grand ensemble HLM. La sexuation de la vie quotidienne et les arrangements de sexe de l'adolescence* (mai 2005). Ce travail a été réalisé entre 2003 et 2005 en s'intéressant essentiellement aux jeunes entre 14 et 23 ans, avec une prédominance pour les collégiens des classes de 4e-3e. 11 réponses sur 96 entretiens semi-directifs, 23 entretiens par questionnaires ouverts, des observations de terrain, et enfin l'analyse de données statistiques (INSEE, CAF, agence d'urbanisme) concernant la monographie du quartier où s'est concentrée la recherche. Actuellement, je retourne sur ce terrain pour approfondir certaines directions de recherche, en particulier les modalités de socialisation dans les associations « de femmes » et dans des centres

de formation mettant en place des formations pour familiariser des habitantes au marché du travail.

4. En référence au titre de l'ouvrage collectif, *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle* (1997).

RÉSUMÉS

L'article expose des éléments d'analyse des dimensions sexuées et spatiales de la socialisation des jeunes des quartiers populaires, à partir de deux exemples, celui des pratiques de la danse hip-hop, et celui des espaces de socialisation, depuis l'enfance, dans le quartier de résidence. L'objectif est de montrer comment, et à quelles conditions, les processus de socialisation s'opèrent et s'apprennent « par corps ».

The article provides analytic elements of the gendered and spatial dimensions of the socialisation of young people from poor urban areas. It is based on two pieces of research, one into practices of the dance hip-hop, the other into socialisation spaces, from childhood onwards, in a residential neighbourhood. The aim is to show how, and under what conditions, socialisation processes take place and are learned "by body".

INDEX

Mots-clés : corps, espace, jeunesse, quartiers populaires, rapports sociaux de sexe

Keywords : bodies, gender relations, poor urban areas, space, young people

AUTEUR

SYLVIA FAURE

Université Lyon II